



Alexandre Declos et Claudine Tiercelin (dir.)

La métaphysique du temps : perspectives contemporaines

Collège de France

Les particuliers nus à la rescousse de la théorie du bloc en croissance

Vincent Grandjean

Éditeur : Collège de France
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2021
Date de mise en ligne : 15 février 2021
Collection : Philosophie de la connaissance
ISBN électronique : Philosophie de la connaissance



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

GRANDJEAN, Vincent. *Les particuliers nus à la rescousse de la théorie du bloc en croissance* In : *La métaphysique du temps : perspectives contemporaines* [en ligne]. Paris : Collège de France, 2021 (généré le 15 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cdf/10687>>.

Ce document a été généré automatiquement le 15 février 2021.

Les particuliers nus à la rescousse de la théorie du bloc en croissance

Vincent Grandjean

Introduction

- 1 On distingue traditionnellement deux façons de pratiquer la philosophie du temps. Premièrement, on peut s'interroger, à l'instar des phénoménologues et des métaphysiciens descriptivistes, sur le temps *perçu*. Par exemple, Edmund Husserl (1994, 202) se demande comment des objets temporels, tels que des mélodies, peuvent être appréhendés comme des tous uniformes, alors qu'ils sont composés de différents moments. On peut également s'interroger, à l'instar des philosophes de la physique et des métaphysiciens réformistes, sur la structure temporelle du monde, c'est-à-dire non pas sur le temps *perçu*, mais sur le temps *physique* (celui que l'on peut mesurer)¹. Tim Maudlin (2002, 2007), par exemple, affirme que le passage du temps est une propriété de l'univers. La théorie du bloc en croissance (*Growing Bloc Theory*, abrégée « GBT » ci-après) relève plutôt de cette seconde façon de pratiquer la philosophie du temps, puisqu'elle décrit le temps comme une dimension objective de la réalité qui s'ajoute aux trois dimensions spatiales (l'espace-temps). Cependant, les principaux défenseurs de GBT s'émancipent de ces distinctions traditionnelles, dans la mesure où ils tentent le plus souvent de réconcilier temps *perçu* et temps *physique*. En bref, selon eux, nos intuitions (par exemple, l'intuition que le temps s'écoule ou que le futur est ouvert) ne seraient pas de si mauvais indicateurs de la façon dont le temps est en réalité.
- 2 GBT a originellement été développée par le philosophe britannique Charlie Dunbar Broad dans son ouvrage *Scientific Thought*, paru en 1923. Cette théorie est communément définie comme un hybride entre le présentisme (c'est-à-dire la théorie selon laquelle seul le présent existe) et l'éternalisme (c'est-à-dire la théorie selon laquelle à la fois le passé, le présent et le futur existent). Selon GBT, le passé et le présent existent, mais le futur n'existe pas. Comme l'écrit Broad : « [l]e passé est aussi réel que le présent. D'un autre côté, l'essence d'un événement présent n'est pas qu'il

précède des événements futurs, mais qu'il n'y a littéralement rien envers quoi il entretient une relation de précédence » (1923, 66 [ma traduction]). De plus, GBT est une théorie *dynamique* : elle affirme que de nouveaux moments viennent continuellement à l'existence pour s'ajouter aux moments qui existent déjà. Étant donné que, dans la perspective de Broad, « [i]l n'y a pas de cessation d'existence » (1923, 69 [ma traduction]), il s'ensuit que la somme de ce qui existe est en perpétuelle croissance. Quant au présent, il est défini comme la frontière de la réalité au-delà de laquelle rien n'existe. Pour reprendre la métaphore de William Grey, le présent est « [...] une sorte de 'porte ontologique' par laquelle les [moments] doivent passer pour devenir réels et toujours le rester » (1997, 216 [ma traduction]).

- 3 Cependant, en dépit de quelques qualités notoires (par exemple, GBT semble bien adaptée pour rendre justice à certaines de nos intuitions au sujet du temps)², cette théorie est impopulaire. En effet, en tant qu'hybride entre le présentisme et l'éternalisme, GBT conjuguerait les principaux défauts de ces deux théories. Par exemple, tout comme le présentisme, GBT semble être en tension avec les théories de la relativité, notamment parce qu'elle requiert une relation objective de simultanéité absolue pour définir la frontière du bloc en croissance, c'est-à-dire le présent (cf. Putnam 1967, Rietdijk 1966). En outre, tout comme l'éternalisme de type-A, GBT semble être confrontée à l'objection épistémique, selon laquelle elle ne nous fournirait aucune raison de croire que nous sommes situés dans le présent objectif, bien au contraire³. Dans le présent article, il sera exclusivement question de cette seconde objection. En particulier, dans la première section, je présenterai en détails l'objection épistémique, ainsi que quelques tentatives immédiates d'y échapper. Puis, dans la deuxième section, je discuterai trois façons plus substantielles de répondre à l'objection ; j'évoquerai les solutions de Trenton Merricks (2006), Peter Forrest (2004), ainsi que celle de Fabrice Correia et Sven Rosenkranz (2018). Enfin, dans la troisième section, je présenterai ma propre solution à l'objection épistémique, basée sur l'existence continue des particuliers nus.

1. Un défi sceptique pour la théorie du bloc en croissance

- 4 L'une des plus célèbres objections dirigées à l'encontre de GBT, communément appelée « l'objection épistémique », a initialement été imaginée par Craig Bourne (2002), puis développée par David Braddon-Mitchell (2004) et Trenton Merricks (2006). Dans sa forme originale, cette objection tend à montrer que GBT conduit à une forme de scepticisme absolu au sujet de notre localisation temporelle. En particulier, GBT ne nous fournirait aucune raison de croire que nous sommes situés dans le présent objectif. Cette objection semble même admettre une version plus radicale, permettant de dériver une conclusion encore plus problématique : GBT impliquerait que nous sommes, de façon quasi certaine, situés dans le passé objectif. Autrement dit, la frontière du bloc en croissance se trouverait, selon toute vraisemblance, plus tard que maintenant. L'objection épistémique peut être formulée de la façon suivante.
- 5 Supposons que GBT soit vraie et donc qu'à la fois le passé et le présent existent, mais que le futur n'existe pas. Si c'est le cas, alors trivialement tout ce qui est passé existe. Par exemple, Napoléon existe (bien qu'il ne soit pas localisé dans le présent), ainsi que tout ce qui concerne Napoléon, tel que ses croyances. Or, parmi les croyances de

Napoléon, on compte notamment sa croyance qu'il est localisé dans le présent au moment, par exemple, où il remporte la bataille d'Austerlitz. Il semble en effet que, de la même manière que nous croyons être présents en ce moment, Napoléon croit qu'il est présent lorsqu'il triomphe à Austerlitz. En d'autres termes, GBT semble impliquer non seulement que Napoléon existe tout comme nous, mais également qu'il partage notre croyance de vivre dans le présent. Évidemment, nous savons que Napoléon se trompe lorsqu'il croit qu'il est situé dans le présent, puisque nous lui succédons. Il ne fait donc aucun doute, pour nous, que Napoléon est situé dans le passé (il est mort il y a deux cents ans, après tout). Bien sûr, cela n'implique pas que Napoléon n'ait jamais eu raison de croire qu'il était dans le présent. En 1805, sa croyance était vraie, mais en 2020, cette même croyance est clairement fausse.

- 6 La question que Craig Bourne, David Braddon-Mitchell ou encore Trenton Merricks ont alors adressé aux partisans de GBT est : « à supposer que GBT soit vraie, qu'est-ce qui nous garantit que nous sommes situés dans le présent ? ». Après tout, peut-être qu'en l'an 2120, des gens nous regardent comme nous regardons Napoléon, et se disent : « ces naïfs pensent être situés dans le présent, alors qu'ils appartiennent au passé ! ». En d'autres termes, GBT ne nous accorde pas une meilleure position épistémique qu'à Napoléon, qui croit à tort qu'il est localisé dans le présent, puisque, si nous étions localisés dans le passé, nous aurions exactement les mêmes croyances que celles que nous avons actuellement. GBT semble donc nous conduire à une forme de scepticisme absolu au sujet de notre localisation temporelle. En particulier, cette théorie ne nous fournit aucune raison de croire que nous vivons dans le présent.
- 7 Plus grave encore, bien qu'il soit théoriquement possible que nous soyons effectivement localisés dans le présent, et donc que notre croyance d'être localisé dans le présent soit vraie, cette possibilité est extrêmement improbable. En effet, la frontière du bloc en croissance pourrait être située *maintenant*, mais elle pourrait aussi être située dans trois minutes, dans huit mois ou même dans deux mille ans ; et, encore une fois, nous n'avons aucun moyen de le savoir, puisque dans tous les cas nos croyances seraient les mêmes. Or, si on accorde à toutes ces possibilités le même degré de probabilité (ce que nous sommes obligés de faire, semble-t-il), alors il est quasiment certain que nous sommes, en réalité, situés dans le passé. Autrement dit, l'unique possibilité que nous soyons localisés dans le présent ne pèse rien (en termes de probabilités) face à la multitude des possibilités que nous soyons localisés dans le passé, de telle sorte que nous pouvons affirmer (presque) sans risque de nous tromper que nous vivons dans le passé. Les deux conclusions auxquelles mène l'objection épistémique – le scepticisme au sujet de notre localisation temporelle, et la quasi-certitude d'être localisés dans le passé – sont absurdes et doivent, selon certains, nous conduire à rejeter GBT.
- 8 Il y a cependant plusieurs raisons de croire que l'objection épistémique n'est pas définitive. Premièrement, les deux conclusions de cette objection sont en tension l'une avec l'autre. Il est en effet paradoxal d'affirmer qu'une théorie conduit à un scepticisme absolu au sujet de notre localisation temporelle et que, dans le même temps, elle nous garantit d'être localisés dans le passé : soit une théorie engendre des doutes, soit elle engendre des certitudes contre-intuitives, mais elle n'engendre pas les deux à la fois. Après tout, si nous sommes situés dans le passé, alors il est faux d'affirmer que nous n'avons aucun moyen de savoir où nous sommes situés ! Peut-être pourrait-on me répondre que la conclusion la plus radicale de l'objection épistémique n'exclut pas

toute forme de scepticisme puisque, même si nous sommes presque assurément situés dans le passé, GBT ne nous fournit aucun moyen de savoir où *exactement* nous sommes situés dans le passé. Toutefois, même si l'on concède cela, il reste faux de prétendre que nous ignorons si nous sommes (ou ne sommes pas) situés dans le présent, car nous savons que nous n'y sommes pas. Bien évidemment, cette remarque préliminaire ne met pas fin au débat puisque, même considérées individuellement, les deux conclusions de l'objection épistémique restent problématiques pour GBT. Néanmoins, elle indique que cette objection pourrait reposer sur une ou plusieurs prémisses contestables.

- 9 Deuxièmement, on pourrait remarquer que l'objection épistémique ne concerne pas seulement GBT, mais toute théorie-A du temps non-présentiste, c'est-à-dire toute théorie-A distinguant les notions *d'être présent* et *d'être localisé à un temps*. Par exemple, le problème se pose également pour les éternalistes de type-A. En un certain sens, le problème se pose même de façon encore plus urgente pour eux, puisque non seulement leur théorie implique une quasi-infinité de possibilités que le présent soit situé dans notre futur *subjectif*, mais également une quasi-infinité de possibilités que le présent soit situé dans notre passé *subjectif*. En contexte éternaliste, la probabilité d'être localisé dans le présent est donc encore plus faible que dans GBT. Bien sûr, relever les faiblesses des théories concurrentes n'enlève rien aux faiblesses de GBT, mais cela montre tout de même que si l'on prend cette objection trop au sérieux, on est forcé de défendre soit une théorie-B (qui nie la réalité d'un présent objectif), soit le présentisme, ce qui est suspect.
- 10 Troisièmement, on pourrait n'accorder aucun crédit à l'objection épistémique. Après tout, comme son nom l'indique, cette objection est de nature épistémique et, de ce fait, elle ne peut pas constituer une menace pour GBT qui est une théorie métaphysique. En ce sens, peut-être que GBT conduit à une forme de scepticisme à propos de notre localisation temporelle (voire même à la quasi-certitude que nous sommes situés dans le passé), mais cela n'implique absolument pas que GBT soit fausse. Ce que l'on peut (ou ne peut pas) savoir n'a aucune incidence sur la structure temporelle du monde. Si le monde est temporellement structuré tel que GBT le dit, alors peut-être faut-il seulement s'accommoder d'une forme de scepticisme. Cette dernière remarque est sans doute pertinente, mais étant donné que le principal argument en faveur de GBT est qu'elle permet de rendre justice à certaines de nos intuitions au sujet du temps, il serait certainement problématique que cette théorie implique la vérité de positions aussi contre-intuitives que le scepticisme. Il paraît donc préférable de privilégier des réponses plus substantielles à l'objection épistémique, telles que celles développées par Trenton Merricks (2006), Peter Forrest (2004), ou Fabrice Correia et Sven Rosenkranz (2018).

2. Trois solutions insatisfaisantes à l'objection épistémique

- 11 Une première solution à l'objection épistémique a été proposée par Trenton Merricks dans son article « Goodbye Growing Block », paru en 2006. Dans cet article, Merricks propose de distinguer le « présent *objectif* », qui désigne la frontière du bloc en croissance, du « présent *subjectif* », qui est un indexical comme « ici » ou « cet endroit ». L'idée principale de Merricks consiste à affirmer que toutes nos croyances ordinaires au sujet du présent (les nôtres et celles de Napoléon) se rapportent en réalité au présent

subjectif. De cette façon, nous n'aurions jamais tort (ni nous, ni Napoléon) de croire que nous sommes situés dans le présent, puisque cela ne requiert pas que nous soyons situés à la frontière du bloc en croissance. En bref, selon Merricks, dire « je suis présent » serait comme dire « je suis ici » : il n'y a aucun risque de se tromper, car je ne peux pas être ailleurs ! Trivialement, nous savons donc toujours que nous sommes situés dans le présent (*subjectif*).

- 12 Le principal problème de cette solution est, comme le relève Merricks lui-même, qu'elle détourne GBT de son principal objectif, à savoir sous-tendre une conception ordinaire du temps. En effet, la distinction entre le présent *objectif* et le présent *subjectif* nous oblige à faire d'autres distinctions, par exemple entre le « futur *objectif* », qui désigne les moments qui n'existent pas encore, et le « futur *subjectif* », qui désigne les moments qui succèdent immédiatement au présent *subjectif*. Or, cette nouvelle distinction nous invite à conclure que toutes nos croyances ordinaires au sujet du futur concernent en réalité le futur *subjectif*. Après tout, il y a toutes les chances que la découverte d'un remède contre le cancer, qui nous semble intervenir dans un futur plus ou moins proche, appartienne en réalité au passé *objectif*, et cela depuis longtemps ! Par conséquent, ce sont seulement les partisans de GBT, lorsqu'ils évoquent la non-existence du futur, qui feraient référence au futur *objectif*. Une telle conséquence est inacceptable puisque, lorsque GBT affirme que le futur n'existe pas, elle tente précisément de rendre justice à certaines de nos croyances ordinaires.
- 13 Un deuxième problème que pose la solution de Merricks est qu'elle donne trivialement raison à quiconque croit être situé dans le présent, ce qui trahit nos intuitions. En ce sens, non seulement nous pensons avoir raison lorsque nous croyons être situés dans le présent mais, à supposer que Napoléon ait également cette croyance, nous pensons que lui se trompe (et non pas que tout le monde a raison). Par conséquent, il semble que dès que l'on admet que des personnes peuvent avoir la croyance d'être présentes sans être effectivement présentes, alors il faut aussi admettre que ces personnes peuvent se tromper. En bref, soit seules les personnes présentes peuvent croire qu'elles sont présentes, soit toutes les personnes (même celles qui sont objectivement passées) peuvent avoir cette croyance au risque de se tromper.
- 14 Une deuxième solution à l'objection épistémique a été proposée par Peter Forrest dans son article « The Real but Dead Past » paru en 2004, et est communément appelée « Dead Past Hypothesis ». Selon cette solution, la conscience serait un phénomène qui émerge uniquement à la frontière du bloc en croissance ; elle serait le produit de ce que Forrest nomme « un frisson causal » (2004, 359 [ma traduction]). Si nous croyons être situés dans le présent, alors nous avons forcément raison de le croire, puisque, si nous étions situés dans le passé, nous ne croirions rien – nous serions des zombies (dépourvus de conscience). Ainsi, selon Forrest, Napoléon existe et il nous ressemble à certains égards (par exemple, il a un corps) mais, contrairement à nous, Napoléon n'est pas conscient et, de ce fait, il ne croit pas être localisé dans le présent. Bien sûr, cela ne veut pas dire que Napoléon n'a jamais été conscient ; il était conscient au moment où il était à la frontière du bloc en croissance, parce que c'est précisément le fait d'être situé à la frontière du bloc qui lui conférait la conscience. Cependant, en 2020, Napoléon est un zombie, alors que nous n'en sommes pas. Nous pouvons donc être sûrs (par introspection) d'être localisés dans le présent.
- 15 Le problème de cette deuxième solution est double. Premièrement, étant donné que GBT postule que le bloc en croissance a toujours eu une frontière, Forrest doit nous

expliquer *pourquoi*, pendant des millions d'années, il n'y avait aucun phénomène de conscience connu (par exemple, lorsque la terre n'était peuplée que de volcans). Forrest pourrait peut-être répondre que le frisson causal n'est qu'une condition nécessaire (et non pas suffisante) à l'émergence de la conscience ; mais, dans ce cas, il doit préciser quelles sont les autres conditions requises pour qu'un tel phénomène soit constaté – rien de tout cela n'apparaît dans son article. Deuxièmement, la solution de Forrest nous engage sur une théorie de l'émergence de la conscience qui est non-triviale, voire franchement improbable. Certains philosophes affirment « [...] qu'il n'y a aucune connexion intéressante entre les notions de présence et de conscience » (Meyer 2016, 151 [ma traduction]). D'autres philosophes, tels que Lynne Baker (2010, 32), défendent même la position exactement opposée, à savoir qu'il n'y aurait pas de notion de présent, si au préalable il n'y avait pas de phénomènes de conscience. Bien sûr, ce n'est pas le lieu pour trancher ce débat, mais nous ne souhaiterions pas que notre solution à l'objection épistémique nous engage sur une théorie aussi contestable de l'émergence de la conscience ; la vérité de GBT ne doit pas dépendre d'un paramètre aussi incertain.

- 16 Enfin, une troisième solution à l'objection épistémique a été proposée par Fabrice Correia et Sven Rosenkranz dans leur ouvrage *Nothing to come*, paru en 2018. Peut-être faut-il préciser d'emblée que, bien que leur solution ne me convainque pas, elle repose sur un constat qui me paraît juste, à savoir que l'objection épistémique se base sur une interprétation peu plausible de GBT. En effet, le fait que Napoléon existe (conformément à ce que dit GBT), n'implique absolument pas qu'il soit en train de vivre (ou de croire) des choses dans le passé, comme nous vivons (et croyons) des choses dans le présent. Comme le disent Correia et Rosenkranz : « [L]e bloc en croissance n'est pas comme un immeuble, dont les étages les plus bas correspondraient au passé le plus distant, et où tout ce qui se produit continue de se produire, même si cela ne se produit pas au dernier étage » (2018, 89 [ma traduction]). En ce sens, GBT n'implique absolument pas que des événements qui se sont produits à un moment donné continuent de se produire. D'ailleurs, il semble que si c'était le cas, personne ne défendrait GBT ; il serait absurde de devoir affirmer que des personnes mortes depuis longtemps, telles que Napoléon, continuent de faire et de croire des choses.
- 17 La question se pose alors : « quelle différence cela fait pour une chose (ou un événement) d'exister dans le passé plutôt que dans le présent ? ». C'est à ce moment qu'interviennent les désaccords. Pour l'instant, la seule certitude que nous ayons est que, lorsqu'elle devient passée, une chose (ou un événement) doit subir une transformation de ses propriétés *intrinsèques*, sinon le piège de l'objection épistémique se referme : si nous ne nous distinguons de Napoléon que par notre relation à un temps, alors rien n'indique que notre temps soit le présent. Selon Correia et Rosenkranz, GBT est parfaitement compatible avec la thèse selon laquelle un événement, tel que la croyance de Napoléon qu'il est situé dans le présent, lorsqu'il devient passé, acquiert certaines propriétés qu'il ne possédait pas quand il était présent, et perd d'autres propriétés qu'il possédait alors. En particulier, Correia et Rosenkranz affirment qu'un événement possède la propriété *d'avoir lieu* lorsqu'il est présent, et ne possède plus cette propriété lorsqu'il devient passé, sans pour autant que l'existence de cet événement ne s'en trouve affectée. La propriété *d'avoir lieu* serait ainsi une propriété temporaire (comme la propriété *d'être nouveau*) qu'un événement peut perdre sans cesser d'exister. Correia et Rosenkranz nous invitent donc à distinguer l'*existence* d'un événement de son *déroulement*. Ainsi, à supposer que de telles propriétés temporaires existent, il serait faux de prétendre que GBT ne nous accorde pas une meilleure

position épistémique qu'à Napoléon, puisque nous avons la croyance d'être présent, tandis que Napoléon (qui existe dans le passé) a eu cette croyance (par exemple lorsqu'il triomphait à Austerlitz) mais ne l'a plus aujourd'hui.

- 18 Le principal problème de cette troisième solution est qu'il n'est pas évident que l'on puisse toujours distinguer l'*existence* d'un événement de son *déroulement*. Il peut même sembler que parler « d'événements qui n'ont pas lieu » relève du paradoxe, puisque les événements sont traditionnellement définis comme « ce qui a lieu » (Simons 2003, 357 [ma traduction]). Par exemple, Peter Geach écrit : « [é]videmment, nous ne pouvons pas prendre cela au sérieux : un acteur peut être distingué de son apparition sur scène mais nous ne pouvons pas distinguer un événement d'un côté et l'occurrence ou l'émergence ou l'apparition ou le déroulement de cet événement d'un autre côté » (1973, 210 [ma traduction]). Bien sûr, Correia et Rosenkranz pourraient répondre que leur solution n'implique pas l'existence d'événements qui n'ont pas lieu, mais seulement l'existence d'événements qui n'ont pas lieu à tous les temps auxquels ces événements existent. Cependant, cette réponse n'est pas satisfaisante ; il suffit de considérer un événement en particulier, par exemple une douleur (telle qu'une migraine), pour s'en rendre compte : comment une douleur pourrait-elle exister à un temps t , sans être douloureuse à t ? Selon l'*International Association for the Study of Pain*, la douleur est « [...] une sensation déplaisante et une expérience émotionnelle associée à un dommage tissulaire effectif ou potentiel, ou décrite en termes d'un tel dommage » (IASP 1986, 250 [ma traduction]). Autrement dit, les douleurs sont des entités *subjectives* ; à aucun moment elles ne peuvent exister sans être éprouvées⁴.
- 19 Pourtant, la solution de Correia et Rosenkranz implique explicitement qu'il y ait des douleurs qui existent à un temps t et qui ne sont pas douloureuses à t . Ils écrivent : « [on pourrait vouloir] rejeter l'idée que dans la mesure où les douleurs passées existent encore, elles sont encore douloureuses, tout comme nous rejetons l'idée que dans la mesure où la Première Guerre mondiale existe encore, des personnes meurent encore dans les tranchées » (2018 : 90 [ma traduction]). Selon eux, l'aspect « douloureux » d'une douleur est donc une propriété *temporaire* de la douleur, qui disparaît au moment où la douleur devient passée, ce qui n'affecte en rien l'existence de la douleur en question. Ainsi, bien que la solution de Correia et Rosenkranz repose sur un constat juste (GBT n'implique pas que des événements qui ont eu lieu sont encore en train de se dérouler), il faut la rejeter sous peine d'engendrer des entités paradoxales, telles que des douleurs qui ne sont pas douloureuses à tous les temps auxquels elles existent. Étant donné que cette dernière solution, à la suite des deux précédentes, n'est pas satisfaisante, je développe dans la section suivante ma propre solution à l'objection épistémique, basée sur l'existence continue des particuliers nus.

3. Le Recours aux Particuliers nus

- 20 Comme mentionné ci-dessus, la solution de Correia et Rosenkranz (et dans une certaine mesure celle de Forrest) reconnaît que les choses (et les événements) doivent être *intrinsèquement* différents lorsqu'elles sont passées de lorsqu'elles sont présentes : quand une chose (ou un événement) devient passée, elle doit subir une transformation (sinon l'objection épistémique s'applique) qui ne remet pas en cause l'existence de cette chose (sinon GBT ne s'applique pas). Quelle est cette transformation ? Ma réponse peut, dans un premier temps, paraître décevante, parce que *cela dépend* : lorsqu'une chose

devient passée, les propriétés intrinsèques qui sont altérées dépendent du type d'entité concerné. Il y a en effet de bonnes raisons de croire qu'une personne, une douleur, ou une pierre ne changent pas intrinsèquement de la même façon en devenant passées, puisque ces choses ne possédaient déjà pas le même socle de propriétés intrinsèques lorsqu'elles étaient présentes. Par exemple, alors qu'une personne qui meurt (et qui devient donc passée) perd vraisemblablement la propriété d'être consciente, il serait absurde d'en dire autant d'une pierre ou d'une douleur, puisque ces choses n'étaient déjà pas conscientes lorsqu'elles étaient présentes. De la même manière, un événement qui devient passé cesse vraisemblablement d'avoir lieu, alors que cela ne pourrait pas être dit d'une personne.

- 21 Pour l'instant, tout ce que l'on peut affirmer pour ne pas retomber dans les travers de la solution de Correia et Rosenkranz est qu'une chose (ou un événement), lorsqu'elle devient passée, cesse d'appartenir à son *espèce naturelle* : un événement qui cesse d'avoir lieu n'est plus un événement ; une douleur qui cesse d'être douloureuse n'est plus une douleur ; et une personne qui cesse d'être consciente n'est plus une personne. La question pertinente à se poser est donc moins « qu'arrive-t-il à une chose (ou un événement) qui devient passé ? », puisque la réponse varie en fonction du type d'entité considéré, que « que reste-t-il d'une chose (ou d'un événement) qui devient passée ? ». Par exemple, « que reste-il en 2020 de la croyance de Napoléon qu'il est situé dans le présent ? ».
- 22 Il semble que la question « que reste-t-il d'une chose (ou d'un événement) qui devient passée ? » est précisément l'une de celles auxquelles John McTaggart tente de répondre dans son célèbre article de 1908, intitulé « The Unreality of Time ». En particulier, McTaggart se demande si le véritable « [...] changement consiste en fait pour un événement de cesser d'être un événement » (1908, 459 [ma traduction]). Cependant, McTaggart rejette rapidement cette option parce qu'il estime, comme de nombreux métaphysiciens (cf. Kripke 1980, Fine 1994), qu'une chose ne peut pas cesser d'appartenir à son espèce naturelle : un événement est essentiellement un événement, une douleur est essentiellement une douleur, et une personne est essentiellement une personne. Napoléon, par exemple, ne peut pas cesser d'être une personne. Or, il semble que cette thèse, communément appelée *l'essentialisme des espèces naturelles*, puisse être contestée. En effet, plusieurs exemples, issus principalement des sciences naturelles (chimie, biologie), paraissent la contredire. Je mentionne ci-dessous deux contre-exemples intuitifs à *l'essentialisme des espèces naturelles*, bien qu'il eût fallu consacrer un article entier à cette question complexe⁵.
- 23 En chimie, un noyau de *neptunium-239* (qui est un élément chimique de synthèse), peut subir une transformation radioactive, appelée *désintégration bêta*, au cours de laquelle un proton supplémentaire est émis. Lorsque cela se produit, le noyau n'est plus un noyau de *neptunium-239*, mais un noyau de *plutonium* (du fait de l'émission du proton supplémentaire). Pourtant, il s'agit toujours intuitivement *du même* noyau (au sens numérique du terme) ; ce qui tend à prouver qu'une chose peut cesser d'appartenir à son espèce naturelle sans cesser d'exister et, par conséquent, que *l'essentialisme des espèces naturelles* est, en l'état, une thèse beaucoup trop forte. Un second contre-exemple concerne la biologie, en particulier l'influent concept d'*espèce biologique* développé par Ernst Mayr. Selon ce concept, les espèces « [...] sont des groupes de populations naturelles, effectivement ou potentiellement interfécondes, qui sont génétiquement isolées d'autres groupes similaires » (Mayr 1942, 120 [ma traduction]).

Or, comme le relève Mohan Matthen (2009), ce concept permet que de nouvelles espèces soient créées grâce à l'isolement reproductif⁶ et, ainsi, que certains organismes changent d'espèce durant leur vie (au moment où leur population est isolée). À supposer que les espèces animales soient des espèces naturelles, cet exemple implique, une fois encore, qu'un individu n'appartient pas essentiellement à son espèce naturelle⁷.

- 24 À condition que l'on prenne ce type de contre-exemples au sérieux, il semble que rien n'empêche *a priori* une chose (ou un événement) de continuer d'exister, tout en cessant d'appartenir à son espèce naturelle. Contrairement à ce que Correia et Rosenkranz suggèrent, on pourrait alors affirmer que 'la croyance de Napoléon qu'il est situé dans le présent' est un événement quand il a lieu dans le présent, mais devient *autre chose* quand il est situé dans le passé, sans que rien n'ait cessé d'exister. Tout comme pour les individus des exemples précédents, il s'agirait de la même entité (au sens numérique) qui *était* un événement, et qui est désormais *autre chose*. Cette hypothèse est attrayante parce qu'elle offre une solution à l'objection épistémique qui ne trahit pas les principes fondamentaux de GBT – tel que « [i]l n'y a pas de cessation d'existence » (Broad 1923, 69) – et qui, dans le même temps, n'engendre pas d'entités paradoxales : un événement qui n'a plus lieu a cessé d'être un événement, une douleur qui ne fait plus mal a cessé d'être une douleur, et une personne qui n'est plus consciente a cessé d'être une personne.
- 25 Cependant, une fois que l'on a dit cela, on n'a pas encore répondu à la question qui nous préoccupe dans cette section, à savoir « que reste-t-il d'une chose (ou d'un événement) qui devient passée ? », en particulier « que reste-t-il de Napoléon et de ses croyances ? ». Pour répondre à cette question, je recours volontiers à la notion de *particulier nu*⁸. Cette notion n'est toutefois pas entièrement satisfaisante, parce qu'elle prête à confusion. De nombreux philosophes pensent qu'elle désigne une entité dépourvue de toute propriété, ce qui serait absurde. Évidemment, les particuliers nus ont des propriétés, ne serait-ce que la propriété d'être des particuliers (et ainsi de pouvoir être numériquement individués), mais aussi, par exemple, la propriété d'être concret (et ainsi d'occuper une région d'espace-temps) (cf. Sider 2006). Dans cet article, la notion de « particulier nu » est conçue de façon libérale : elle est ce qui assure la continuité de l'existence à la fois des choses et des événements. Ainsi, dans un sens proche de la substance individuelle chez Aristote (*Catégories* 1b25-2a4)⁹, un particulier nu désigne simplement ce qui survit au changement, c'est-à-dire ce qui nous permet d'affirmer que c'est *cette* chose particulière (plutôt qu'une autre) qui a changé.
- 26 Historiquement, la notion de « particulier nu » provient de la théorie du substrat qui, de façon générale, dit que les particuliers sont distincts des universaux¹⁰. Plus exactement, selon cette théorie, particuliers et universaux sont unis par une relation d'*instanciation*. Cette théorie s'oppose notamment à la théorie dite du « faisceau », selon laquelle un particulier n'est rien d'autre que la fusion méréologique de ses universaux. À la question « si on soustrait méréologiquement tous les universaux d'un particulier, reste-t-il quelque chose ? », un théoricien du substrat répondra « oui », tandis qu'un théoricien du faisceau répondra « non ». Sans entrer dans les détails, l'un des principaux avantages de la théorie du substrat, par rapport à celle du faisceau, est qu'elle n'engage pas sur le principe controversé de l'identité des indiscernables qui compte de nombreux contre-exemples (cf. Black 1952, French 2015). Ainsi, les théoriciens du substrat et du faisceau s'opposent frontalement sur la question de savoir

si deux particuliers numériquement distincts peuvent partager exactement les mêmes universaux ; c'est possible selon les premiers, c'est impossible selon les seconds.

- 27 Maintenant, supposons que les choses et les événements, par l'exemple la bataille de Waterloo, soient constitués selon la théorie du substrat, c'est-à-dire comme des particuliers temporellement étendus instanciant des propriétés, en l'occurrence la propriété d'avoir opposé la France à la Septième Coalition, ou encore la propriété d'avoir été remportée par le Duc de Wellington¹¹. On peut affirmer que bien que le fait de devenir passé, pour un tel événement, implique un changement *intrinsèque* (à tel point qu'il cesse d'appartenir à son espèce naturelle), le particulier nu de cet événement continuera toujours d'exister. En ce sens, aujourd'hui il ne reste de la bataille de Waterloo qu'un particulier nu ayant survécu au changement intrinsèque que cette bataille a subi en devenant passée. Par analogie, considérons une statue en bronze, et supposons (pour simplifier les choses) que le bronze est le substrat¹². La statue est donc le bronze instanciant certaines propriétés (par exemple, la propriété d'avoir la forme d'une femme). Puis, supposons que cette statue soit fondue, de sorte qu'il ne reste plus qu'un cube de bronze. Le bronze aura perdu certaines de ses propriétés (par exemple, il n'aura plus la forme d'une femme) et, de ce fait, il ne pourra plus être qualifié de statue. Il n'empêche que, dans cet exemple, rien n'a cessé d'exister : la statue était juste une *espèce* à laquelle le bronze a appartenu un certain temps, mais il est désormais un cube¹³. Intuitivement, un phénomène semblable se produit pour un événement, tel que 'la croyance de Napoléon qu'il est situé dans le présent', qui devient passé : l'événement subit une transformation dans ses propriétés intrinsèques, qui le fait appartenir à une nouvelle espèce naturelle, à savoir un particulier nu.
- 28 L'importation de la notion de particulier nu (issue du débat sur l'individuation) dans la philosophie du temps offre une solution élégante à l'objection épistémique à l'encontre de GBT. La raison pour laquelle nous savons que nous sommes localisés dans le présent est qu'aucun événement de cette sorte (ni d'aucune autre sorte d'ailleurs) ne peut se dérouler dans le passé. En particulier, 'Napoléon croyant être localisé dans le présent' était un événement qui s'est déroulé lorsque Napoléon, par exemple, triomphait à Austerlitz. Mais il ne s'agit plus d'un événement, seulement d'un particulier nu (qui n'est pas le genre de chose qui peut avoir lieu). Par conséquent, le simple fait que nous soyons les constituants d'événements (et en particulier d'événements conscients) garantit que nous sommes localisés dans le présent. Nous ne pourrions pas croire que nous sommes situés dans le présent (ni quoique ce soit d'autre) si nous n'étions pas effectivement situés dans le présent. L'objection épistémique tombe.
- 29 Cette solution à l'objection épistémique comporte de nombreux avantages. Premièrement, elle est économique : la notion de particulier nu, bien moins exotique qu'il n'y paraît, est une notion ontologiquement gratuite pour quiconque accepte déjà la théorie classique de l'individuation, à savoir la théorie du substrat, selon laquelle les particuliers ne se réduisent pas à la somme de leurs propriétés. Deuxièmement, la notion de particulier nu est familière : elle renvoie à la conception « classique », « aristotélicienne » du changement, selon laquelle le changement (peu importe qu'il soit superficiel ou radical) n'est possible que si quelque chose survit au processus. Troisièmement, contrairement aux solutions imaginées par Timothy Williamson ou par les partisans de la propriété de « *thisness* », les particuliers nus, en tant qu'entités concrètes, ne rendent pas superflue l'existence d'un passé physique. Enfin,

quatrièmement, les particuliers nus permettent de résoudre d'autres objections adressées aux théories-A non-présentistes, telles que la célèbre objection de McTaggart qui prétend que ces théories impliquent que la réalité est contradictoire (par exemple, un même événement est à la fois passé et présent) : le partisan de GBT peut affirmer que la réalité n'est pas constituée d'événements à la fois passés et présents, mais seulement d'événements présents et de particulier nus. La contradiction est évitée.

- 30 Avant de conclure, il faut revenir sur une difficulté laissée en suspens : « comment déterminer quelles propriétés disparaissent lorsqu'une chose (ou un événement) devient passée ? ». Comme il a été dit, la réponse à cette question dépend du type d'entité concerné : les pierres, les douleurs et les personnes ne se transforment pas de la même façon. Il serait donc vain de tenter d'apporter ici une réponse exhaustive. Cependant, il est possible de fournir un critère général : les propriétés qu'une chose (ou un événement) perd en devenant passée sont au moins celles qui la faisait appartenir à son espèce naturelle. Ce sont les propriétés qu'Aristote appelle, dans les *Catégories* (3 a23-5), « *differentiae* », c'est-à-dire les propriétés en termes desquelles les espèces naturelles sont définies. Par exemple, en juin 1815, si le fait que la bataille de Waterloo ait lieu fait d'elle un événement (cf. Simons 2003, 357), alors elle perd au moins la propriété d'*avoir lieu* en devenant un particulier nu. De même, au 5^{ème} siècle av. J-C, si le fait d'être un animal rationnel fait de Socrate un homme (cf. *Politiques*, 1253a 10), alors il perd au moins la propriété d'*être un animal rationnel* en devenant un particulier nu. Autrement dit, les particuliers nus sont au moins dépourvus des propriétés qui, conjointement, les faisaient appartenir à une espèce naturelle lorsqu'ils étaient présents.

Conclusion

- 31 Dans cet article, il a été montré que GBT était souvent considérée comme une mauvaise alternative aux modèles dominants de la structure temporelle du monde, l'éternalisme et le présentisme, parce qu'elle conjuguerait les principaux défauts de ces deux théories. En particulier, GBT serait une mauvaise alternative au présentisme parce qu'elle serait, à l'instar de l'éternalisme de type-A, confrontée à l'objection épistémique, selon laquelle cette théorie ne nous fournirait aucune raison de croire que nous sommes situés dans le présent objectif, bien au contraire. Cependant, il a été expliqué que l'objection épistémique repose sur une prémisse fautive, à savoir que l'existence du passé implique qu'il y ait des événements dans le passé qui ont lieu. Il semble, en effet, qu'un événement qui a lieu dans le présent peut parfaitement continuer d'exister dans le passé, sans avoir lieu, à condition d'appartenir à une autre espèce naturelle. En particulier, il semble que si l'on admet que les événements (au même titre que les choses) subissent une transformation de leurs propriétés intrinsèques lorsqu'ils cessent d'être présent (ce qui semble requis pour surmonter l'objection épistémique) et, par-là même, deviennent des particuliers nus, alors GBT dissipe la menace sceptique. Étant donné qu'aucun événement, tel que 'la croyance de Napoléon qu'il est situé dans le présent', ne peut avoir lieu dans le passé, alors nous (en tant que constituants d'événements conscients) pouvons être sûrs d'être situés dans le présent objectif, c'est-à-dire à la frontière du bloc en croissance.

Ce travail a été rendu possible grâce à deux financements indépendants : (i) Une bourse FNS Consolidator du Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique pour le projet The

Metaphysics of Time and its Occupants (BSCGIO_157792), (ii) une bourse de la Société Académique de Genève. Je tiens à remercier les membres d'eidos (le groupe genevois de métaphysique) et les membres du GEM (Groupe d'Études en Métaphysique du Collège de France) pour leurs précieux commentaires.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS, R. M. (1986). Time and Thisness. *Midwest Studies in Philosophy*, 11(1), 315-329.
- ARISTOTE (2007). *Catégories, Sur l'Interprétation, Organon I-II* (trad. P. Pellegrin, M. Crubellier & C. Dalimier). Paris: Flammarion.
- ARISTOTE (2015). *Les Politiques* (trad. P. Pellegrin). Paris: Flammarion.
- BAKER, L. R. (2010). Temporal Reality. In CAMPBELL, J., O'ROURKE, M. & SILVERSTEIN, H. (Eds.), *Time and Identity* (pp. 27-47), MIT Press.
- BIRD, A. & TOBIN, E. (2017). Natural Kinds. In ZALTA, E. (Ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, URL = <<https://plato.stanford.edu/entries/natural-kinds/>>.
- BLACK, M. (1952). The Identity of Indiscernibles. *Mind*, 61(242), 153-164.
- BYRNE, C. (2018). *Aristotle's Science of Matter and Motion*. Toronto: University of Toronto Press.
- CAMERON, R. (2015). *The Moving Spotlight: An Essay on Time & Ontology*. Oxford: Oxford University Press.
- COHEN, S. M. (1996). *Aristotle on Nature and Incomplete Substance*. Cambridge: Cambridge University Press.
- CORREIA, F. & ROSENKRANZ, S. (2018). *Nothing to Come: A Defense of the Growing Block Theory of Time*. Berlin: Springer.
- DAVIDSON, D. ([1970] 2011). Mental Events. In *Essays on Actions and Events* (pp. 207-224), Oxford University Press.
- FINE, K. (1994). Essence and Modality. *Philosophical Perspectives*, 8, 1-16.
- FORREST, P. (2004). The Real but Dead Past: A Reply to Braddon-Mitchell. *Analysis*, 64(284), 358-362.
- FRENCH, S. (2015). Identity and Individuality in Quantum Physics. In Zalta, E. (Ed.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. URL = <<https://plato.stanford.edu/entries/qt-idind/#PII>>
- GRANDJEAN, V. (2019). How is the Asymmetry between the Open Future and the Fixed Past to be characterized? *Synthese*, URL: <<https://doi.org/10.1007/s11229-019-02164-2>>
- GRANDJEAN, V. (2020). Une Asymétrie temporelle : passé fermé et futur ouvert. In DECLOS, A. & GUILLON, J-B. (Eds.), *Les Principes Métaphysiques*. Paris : Editions du Collège de France.
- GREY, W. (1997). Time and Becoming. *Cogito*, 11(3), 215-220.
- HUSSERL, E. (1994). *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps* (trad. H. Dussort). Paris: PUF.

- INGRAM, D. (2016). The Virtues of Thisness Presentism. *Philosophical Studies*, 173(11), 2867-2888.
- INGRAM, D. (2018). *Thisness Presentism: An Essay on Time, Truth, and Ontology*. New York / London: Routledge.
- KRIPKE, S. (1980). *Naming and Necessity*. Oxford: Blackwell.
- LOCKE, J. ([1689] 1975). *An Essay concerning Human Understanding* (P. Nidditch, ed.). Oxford: Clarendon Press.
- MCTAGGART, J. M. E. (1908). The Unreality of Time. *Mind*, 17(68), 457-474.
- MAUDLIN, T. (2002). Remarks on the Passing of Time. *Proceedings the Aristotelian Society*, 102(1), 259-274.
- MAUDLIN, T. (2007). *The Metaphysics within Physics*. Oxford: Oxford University Press.
- MAYR, E. (1942) *Systematics and the Origin of Species*. New York: Columbia University Press.
- MERRICKS, T. (2006). Goodbye Growing Block. In ZIMMERMAN, D. W. (Ed.), *Oxford Studies in Metaphysics* (vol. 2, pp. 103-110), Oxford University Press.
- PAPINEAU, D. (1990). Why Supervenience? *Analysis*, 50(2), 66-71.
- PLATON (2017). *Timée, Critias* (trad. L. Brisson). Paris: Flammarion
- PUTNAM, H. (1967). Time and Physical Geometry. *The Journal of Philosophy*, 64(8), 240-247.
- RIETDIJK, C. W. (1966). A Rigorous Proof of Determinism derived from the Special Theory of Relativity. *Philosophy of Science*, 33(4), 341-344.
- SIDER, T. (2006) Bare Particulars. *Philosophical Perspectives*, 20(1), 387-397.
- SIMONS, P. (2003). Events. In LOUX, M. J. & ZIMMERMAN, D. W. (Eds.), *The Oxford Handbook of Metaphysics* (pp. 357-385), Oxford University Press.
- STRAWSON, P. ([1959] 2003). *Individuals*. New York / London: Routledge.
- WILLIAMSON, T. (2013). *Modal Logic as Metaphysics*. Oxford: Oxford University Press.

NOTES

1. La distinction entre métaphysique descriptive et métaphysique réformiste est empruntée à Peter Strawson (cf. *Individuals* 2003, 9).
2. Par exemple l'intuition que le temps passe, ou que le futur est ouvert (cf. Grandjean 2019, 2020).
3. L'éternalisme de type-B n'est pas menacé par l'objection épistémique, dans la mesure où cette théorie nie la réalité d'un présent objectif (cf. Cameron 2015, 8).
4. Cette conclusion semble pouvoir être étendue à tous les événements, y compris ceux qui ne sont pas de nature subjective. Il semble en effet paradoxal d'affirmer qu'un événement objectif puisse exister à t sans avoir lieu à t .
5. Pour une discussion détaillée, voir Bird & Tobin (2017).
6. L'isolement reproductif est le mécanisme par lequel les organismes qui appartiennent à une espèce peuvent recombinaison leurs gènes avec les autres membres de cette espèce mais ne peuvent pas les recombinaison avec les membres d'une autre espèce.

7. Bien sûr, le rejet de l'essentialisme des espèces naturelles est compatible avec l'idée que les espèces ont elles-mêmes des propriétés essentielles (par exemple, il est essentiel au neptunium que son noyau atomique comporte 94 protons).

8. D'autres solutions existent sur le marché philosophique. Timothy Williamson (2013), par exemple, affirme que les choses qui deviennent passées perdent leur « concrétude » (*concreteness*), ce qui n'implique pas que ces choses deviennent abstraites (« non-concret » et « abstrait » ne sont pas ici traités comme des synonymes). Quant à Robert Adams (1986), Simon Keller (2004) et David Ingram (2016, 2018), ils prétendent que ce qu'il reste d'une chose devenue passée est seulement sa propriété abstraite non-qualitative de « thisness », c'est-à-dire la propriété d'être cette chose (ou la propriété d'être identique à cette chose). Cependant, il n'est pas clair que ces solutions soient disponibles pour le partisan du bloc en croissance, dans la mesure où toutes les deux rendent l'existence d'un passé physique superflue. En effet, à supposer que seul ce qui est concret occupe une région d'espace-temps, il s'ensuit que les choses non-concrètes et les propriétés de « thisness » continuent d'exister en-dehors du bloc. Ainsi, à moins de concevoir un passé vide de toute chose, ces solutions ne semblent pas compatibles avec GBT.

9. Bien sûr, la question de savoir si les substances individuelles chez Aristote (telle que 'Socrate', qui ne sont ni dans un sujet, ni dites d'un sujet) coïncident avec les particuliers nus est vivement débattue (cf. Byrne 2018).

10. Platon parle volontiers de « réceptacles » (*Timée* 48c-53c) et John Locke de « je ne sais quoi de la chose » (1689, II, xxiii, §2) [mes traductions].

11. Il s'agit d'une approximation de la conception « classique », « davidsonienne » des événements (cf. Davidson 1970, mais aussi Papineau 1990, 66). Cette conception s'oppose notamment à celle défendue par Kim, Bennett ou Goldman pour qui les événements se réduisent à des propriétés de continuants.

12. Cette supposition n'est pas si extravagante que cela puisque, comme l'affirme Sheldon Cohen, « [...] dans de nombreuses discussions chez Aristote, les termes 'matière' et 'substrat' semblent être interchangeables » (1996, 69 [ma traduction]).

13. Bien sûr, cette analogie est imparfaite. La fonte est un changement superficiel qui n'affecte pas le bronze dans son espèce naturelle, tandis que le fait de devenir passé est un changement radical qui transforme n'importe quel particulier en un particulier nu. Cependant, ce qui est pertinent dans cette analogie est le fait que, dans les deux cas, quelque chose survit au changement (sinon nous ne pourrions pas parler de « changement »).

INDEX

Mots-clés : temps, théorie du bloc en croissance, scepticisme, objection épistémique, particuliers nus

AUTEUR

VINCENT GRANDJEAN

Université de Neuchâtel